

editions

LES CRUAUTES

Jean Vogel

Le mot cruauté, qui désigne à la fois le " penchant à infliger des souffrances et la mort " et " l'action cruelle " (Littré), dérive du latin *crudelis* issu du verbe *crueo*, être sanglant, d'où *crudus* qui signifie " saignant, cru, incuit ". Depuis des siècles la morale judéo-chrétienne et son succédané laïque ont porté une condamnation sans réserve apparente à l'encontre des comportements considérés comme cruels. De nos jours, la cruauté manifeste, assumée comme telle, est clairement frappée d'un tabou ou assimilée à une manifestation pathologique.

Le philosophe Nietzsche est l'un des rares à avoir cherché à rompre le consensus régnant " dans ces siècles tardifs qui s'enorgueillissent à bon droit de leur humanité ". L'humanité moderne s'est détournée de son passé : " Il répugne, à ce qu'il me semble, à la délicatesse, ou plutôt à la tartuferie d'animaux domestiqués (lisez : les hommes modernes, lisez : nous-mêmes) de se représenter, avec toute l'énergie voulue, jusqu'à quel point la cruauté était la réjouissance préférée de l'humanité primitive et entrainé comme un ingrédient dans presque tous ses plaisirs ". Dans les sociétés hyper-civilisées, selon lui, la cruauté n'a pas disparu ou été rejetée aux marges, elle n'a fait que changer (partiellement) de formes et de modes d'expression : " il faut renverser toutes nos idées sur la cruauté, et ouvrir les yeux ; il faut enfin apprendre l'impudence, afin que ces grosses erreurs impudentes cessent de se pavaner avec des airs de vertu (...). Presque tout ce que nous appelons une civilisation supérieure repose sur la spiritualisation et l'approfondissement de la cruauté ; voilà ma thèse ". Nietzsche illustre cette survivance par les exemples du plaisir pris par les chrétiens à la passion de la croix, par les Espagnols aux courses de taureaux, par les Japonais aux représentations tragiques, par l'ouvrier parisien aux révolutions sanglantes et par la fanatique de Wagner à la musique de Tristan. Ce qu'ils ont de commun, dit-il, " ce qu'ils savourent tous, ce qu'ils aspirent à boire avec une mystique ardeur, ce sont les breuvages épicés de la grande Circé dont le nom est Cruauté ". Il y joint tous ceux qui éprouvent de la jouissance à s'infliger de la souffrance à eux-mêmes, que ce soit par l'abnégation de soi au sens religieux du mot, la mortification des sens, l'auto-humiliation et la pénitence, voire même le " sacrifice de l'intelligence " au service d'une cause ou d'un parti. Tous ceux-là, c'est le " dangereux frisson d'une cruauté tournée contre soi-même " qui les aiguillonne et les pousse en avant.

Quelles que soient ses formes, le goût de la cruauté est toujours lié au plaisir : " voir souffrir fait du bien, faire souffrir plus de bien encore ". Nietzsche décrit deux sources psycho-



Bacio de Giovanni Buzi

sociales qui entretiennent inlassablement cette pulsion. La première, c'est l'aspiration à se distinguer lorsqu'elle prend la forme d'une aspiration à dominer l'autre, inséparable du pouvoir et de l'habilité à le faire souffrir : " l'aspiration à se distinguer a constamment l'œil sur le voisin et veut savoir ce qu'il ressent : mais la participation émotionnelle et intellectuelle nécessaire à la satisfaction de cette aspiration est bien loin d'être innocente, ou compatissante, ou même bienveillante. Nous tentons plutôt de percevoir et de déceler comment le prochain souffre intérieurement et extérieurement à notre contact, comment il perd le contrôle de lui-même et cède à l'impression que font sur lui notre bras ou notre simple vue ". La seconde, c'est le besoin social d'un dérivatif ou d'un divertissement : " La communauté se récrée aux actions de l'homme cruel, elle en oublie la sombre tristesse de ses angoisses et de ses précautions continuelles ".



Ibrido cornuto de Giovanni Buzi



Minotauro vizioso de Giovanni Buzi

La question du caractère constant, voire éternel, de la cruauté a aussi été abordée dans un échange de lettres entre Einstein et Freud en 1932. Le père de la théorie de la relativité s'y étonnait de la légèreté avec laquelle les hommes se passionnent pour la guerre et il avançait l'hypothèse que quelque chose agissait en eux, une pulsion de haine et d'anéantissement, qui seule permettait d'expliquer cet enthousiasme. Freud lui donnait raison, en rappelant que la psychanalyse reconnaissait l'existence à côté des pulsions érotiques de pulsions d'agression et de destruction. Mais il apportait une nuance très importante à ce principe théorique : " Il est extrêmement rare qu'un acte soit l'œuvre d'une motion pulsionnelle unique, laquelle est déjà, par essence, formée d'un alliage d'Eros et de destruction. En général, pour qu'un acte soit rendu possible, plusieurs motivations de même facture doivent coïncider (...). Ainsi, quand les hommes sont appelés à faire la guerre, c'est mille motivations qui les portent à souscrire de plein gré, nobles ou vulgaires, aussi bien celles que l'on déclare ouvertement que celles dont on ne dit mot. Nous n'avons aucune raison de toutes les dévoiler. Que ce soit dans l'histoire ou au quotidien, d'innombrables cruautés en confirment l'existence et la force. La satisfaction de ces penchants destructeurs est bien sûr facilitée par leur mixtion avec d'autres, érotiques et idéalistes. Au su des horreurs de l'histoire, nous avons quelquefois l'impression que les motivations idéalistes n'ont servi que de prétextes aux appétits destructeurs ; d'autres fois, par exemple lors des atrocités de la Sainte Inquisition, il nous apparaît que les motivations idéalistes s'étaient frayé un

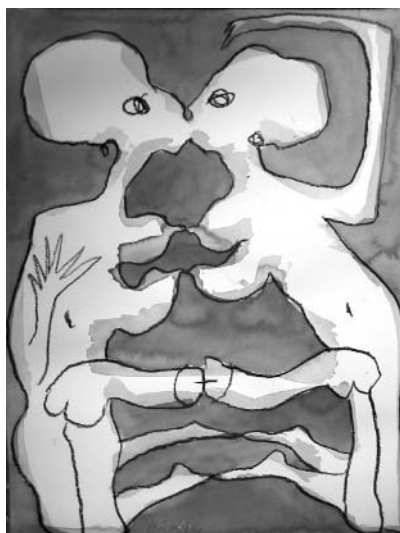
chemin jusqu'au conscient, en même temps que les destructrices leur avaient apporté un renfort inconscient. Les deux sont possibles ".

Freud en tirait une conclusion globalement " pessimiste " : " il n'y a aucun espoir de prétendre débarrasser les hommes de leur instinct agressif ". Notamment, l'idée qu'une nouvelle société, qui garantirait la satisfaction des besoins de tous et établirait l'égalité entre tous les membres de la collectivité, ferait disparaître les racines de l'agressivité humaine, lui paraissait être une illusion. Les bolcheviques prétendent y parvenir, mais " le moins qu'on puisse dire, c'est que la cohésion de leurs adhérents n'est maintenue que par la haine contre tous ceux qui ne sont pas de leur bord. " Il jugeait toutefois que s'il était impossible d'éradiquer l'agressivité humaine, on pouvait s'efforcer d'en limiter les effets, en particulier les manifestations de cruauté, en les contrebalançant par le développement de " liens d'affinités entre les hommes " : d'une part, l'amour, d'autre part l'identification qui conduit les hommes à se grouper dans des communautés de sentiments.

Pour y parvenir, il importe avant tout de repérer et d'identifier, sans hypocrisie et sans tabou, les manifestations de la cruauté de tout ordre auxquelles les hommes d'aujourd'hui sont confrontés, d'en prendre la mesure et de s'interroger sur les façons de les canaliser ou de les contrer.

Le présent numéro d'Articulations se veut un premier repérage en ce sens.

CRUAUTÉ DE L'ART



Why not ? de Giovanni Buzi

Adorno, dans son ultime œuvre *Théorie esthétique* affirmait : " La cruauté n'est pas seulement montrée par l'art. L'art possède quelque chose de cruel dans son propre geste. Dans les formes, la cruauté se change en imagination : on extirpe quelque chose d'un vivant, du corps de la langue, des sons, de l'expérience visible. Plus la forme est pure, plus l'autonomie des œuvres est élevée, et plus elles sont cruelles ". Qu'en penses-tu ?

Je pense que l'art est effectivement au départ un acte de violence. C'est le plus flagrant dans la sculpture : on prend un bloc de marbre - restons dans le classique - et qu'est-ce que c'est ce marbre ? Des millions de coquillages, des êtres vivants, puis morts, réchauffés au cœur de la terre et qui ont resurgi à sa surface. C'est déjà tout un concentré de vie, de mort et de violence, de temps et d'éternité. On le prend et qu'est-ce qu'on fait ? On pourrait se contenter de le contempler et de dire " qu'est-ce que c'est beau " et il y a des gens qui s'en contentent. Mais pas l'artiste, il ne se satisfait pas de la contemplation, il veut faire, faire quelque chose, agir sur une matière, cette cristallisation qu'est le marbre. Et pour faire quelque chose, il doit déjà détruire. Le marbre avait sa vie à lui, sa forme à lui, née au cours de milliers de millénaires de la vie intense

*Giovanni Buzi est peintre et écrivain. Parmi ces derniers livres : *Fluorescenze* (Edizioni Il Filo, Rome) et *Sesso, Orrore et Fantasia* (Latelanera Produzioni).*

de la planète et l'artiste s'en empare et l'efface. C'est de la violence à coups de ciseau et de marteau pour chercher à lui donner une autre forme. La plupart des fois, cela n'en vaut pas la peine, c'était mieux avant, mais évidemment si l'on est un Michel-Ange cette violence trouve peut-être une raison d'être. Et pour la peinture c'est la même chose, même si c'est moins flagrant, parce qu'on ne commence pas à détruire, mais en réalité on a déjà détruit : pour obtenir une couleur, par exemple du bleu, on a pulvérisé des milliers de pierres, on les a fait macérer, et pour obtenir le papier et la toile, on a détruit des arbres qu'il aurait peut-être mieux valu laisser comme ça plutôt que de faire n'importe quoi dessus. Il y a toujours la marque de la violence.

Dans le cas de la peinture, Adorno parle aussi d'une cruauté infligée à l'expérience du visible

Cela c'est la cruauté de la méthode. On peut difficilement dire qu'un paysage de Renoir soit quelque chose de cruel. C'est la méthode qui l'est.

Et dans l'écriture ?

On peut être très cruel avec les mots. Envers eux et avec eux... Chaque mot est un couteau potentiel avec

Cruauté

lequel on peut faire beaucoup, beaucoup de mal. Mais il faut le chercher. Avec la sculpture ou la peinture, le geste implique en lui-même la cruauté, il y a l'espace et la force pour l'exercer. Avec les mots c'est plus difficile, car il n'y a pas de mots cruels en soi. Il y a des sons, il y a des références dans notre tête mais refaire du rouge avec des mots c'est beaucoup plus difficile qu'en faire avec la peinture. Mais on peut être encore plus cruel avec des mots, enfin je ne veux pas recommencer la hiérarchie des arts... On peut aller très, très loin avec les mots parce qu'on touche à l'imagination, à la mémoire, à tous nos réservoirs. C'est pourquoi une parole n'est jamais vierge, jamais. Si je parle de la couleur verte ou que j'écris le mot " vert ", qu'est-ce que c'est pour toi ? Il faudrait connaître le premier vert qui te vient à l'esprit. Si je fais un tableau tout vert, je t'ai donné mon vert à moi, mais avec le mot vert cela reste tout à fait indéterminé, je suis obligé de spécifier ensuite duquel il s'agit. Avec les mots, on est vraiment alchimiste. Parfois on peut changer le plomb en or mais on peut aussi faire le contraire. Avec de beaux mots on peut faire des poésies qu'on n'arrive pas à lire tellement elles sont dégoulinantes de sentimentalisme, beauté, amour, peau, cheveux longs, ou courts, je ne sais pas... Mais faire une poésie moderne avec des mots qui nous touchent, qui nous parlent, être violent, donner une sensation, ça, ce peut être plus intéressant.

Tu dis poésie moderne . Rimbaud écrit : " Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. - Et je l'ai trouvé amère. - Et je l'ai injuriée ". Ici tout bascule, la poésie se retourne contre la beauté, elle l'insulte et elle la repousse.

Il me semble qu'on est dans une période de contamination et qu'il n'y a plus beaucoup de gens qui recherchent encore dans l'art la beauté. L'art aujourd'hui n'a plus rien à voir avec la beauté. Historiquement, avec le cubisme on a cassé l'image et il y a des tableaux de Picasso dont on peut dire franchement qu'ils sont laids. Mais quand on dit laideur, on ne cherche pas la laideur, on cherche une nouvelle beauté qu'on ne reconnaît pas tout de suite. Cela nous semble étrange, on subit un choc visuel parce qu'on est habitué à voir certaines formes et à dire " ça c'est beau, ça c'est de l'art ". L'art contemporain c'est se mettre en jeu, ne pas savoir où l'on va, trouver des choses et les jeter, se perdre finalement pour trouver quelque chose. Pas seulement se perdre soi, mais perdre toutes les notions pré-constituées, macérées, digérées, style kit kat. On n'a pas besoin du kit kat de la beauté ! Et encore aujourd'hui, on marche dans la rue, on voit des vitrines, des expositions, des galeries où il y a encore cette idée des vases de fleurs, de très, très jolies choses comme les derniers Poliakoff. Moi j'adore Poliakoff, mais ses dernières œuvres cela ne me dit rien.

V

C'est de la décoration.

C'est une insulte à la décoration !
C'est de la perte de temps.

Si l'on prend tes dessins et tes tableaux sur une longue période, il me semble y voir une plus grande violence.

Oui mais la violence c'est un peu comme la virginité, on ne la perd pas, on doit la gagner à chaque acte que l'on fait. Il faut la trouver et c'est très difficile. Faire quelque chose de violent, c'est d'abord casser des idées. Les derniers dessins que j'ai faits, ce sont des hybrides avec des organes génitaux fortement mis en évidence, toujours du sang, du rouge, des déchirures, mi-hommes mi-bêtes. Et je me trouve très bien là-dedans. On ne sait pas si ce sont des hommes, des femmes, tout est mélangé, tout est contaminé. Je m'y sens très bien à les faire, à les regarder, même si parfois, franchement, ils ne sont même pas laids, mais horribles, monstrueux. Oui ce sont des monstres, mais j'aime bien ces monstres-là, c'est comme un jeu de miroirs. Mais pour faire cela, j'ai dû passer par des années, oui des années, de " belle peinture ", enfin j'espère qu'elle était belle... Mais il est très difficile d'être violent avec soi-même et avec les choses qu'on fait, mais ça touche des cordes en nous qu'on ne connaît même pas et qu'on ne soupçonne même pas. Là par exemple il y a un dessin qui va être la couverture d'un e-book appelé *Sex tremens*. C'est un espèce de monstre tout en noir et blanc qui s'appelle *Hybride avec un vagin explosif*. Et en effet son vagin explose, explosion de sang, de rouge, et lui crie, un peu d'horreur,

VI

un peu de plaisir j'espère pour lui, même si finalement je n'en sais rien... Quand je l'ai fait, c'est sorti comme ça, bon évidemment je ne suis pas tout à fait ingénu, j'ai pris une feuille de papier, j'avais bien quelque chose en tête mais après la main est partie toute seule, à la recherche de quelque chose qui était en moi. Je n'avais encore jamais vu ça. On parle d'art érotique mais, bon, on montre un demi-sexe et c'est déjà érotique, et tant mieux comme ça, alors que je voudrais ouvrir les corps, y entrer et chercher d'où ça part la douleur. Qu'est-ce que ça veut dire la douleur, pourquoi on a mal et parfois la douleur est très proche du plaisir. Il faut pouvoir se mettre en jeu pour se découvrir même si on ne sait jamais ce que l'on va trouver. C'est très intéressant quand des choses comme celles-là surgissent tout à coup.

Tu représentes beaucoup d'hybrides et l'hybride est presque toujours une figure cruelle dans la mesure où elle fait violence à la loi naturelle.

Mais l'hybride c'est nous, c'est moi du moins. Quand je parle d'hybride, il ne s'agit pas d'aliens, de petits hommes verts. C'est nous qui ne nous regardons pas assez, qui n'avons pas envie de découvrir certaines choses en nous. Il y a par exemple notre partie animale, à laquelle je m'intéresse beaucoup, car même l'esprit, la raison est une espèce d'organe qui s'est développé, un peu trop, ou trop mal, ou peut-être pas assez, comme un membre atrophié des êtres humains.

Quand Primo Levi a dit " Après Auschwitz il n'y a plus de poésie

possible ", il avait tout à fait raison. Mais ce qui était fini, c'était une certaine façon de voir la poésie, puisqu'il a continué à écrire. Baudelaire nous dit encore énormément mais aujourd'hui il faut faire autre chose, pas pour être à tout prix actuel, mais en sentant la vibration ambiante qui est dans l'air. Après Auschwitz, après toutes les autres horreurs, il faut réagir autrement, autrement comme artiste - comme homme c'est encore une autre histoire. On voit les choses autrement, on a une autre sensibilité, on ne peut plus parler d'un pré fleuri où l'on marche avec sa belle, main dans la main, on s'en fiche franchement. Ou alors il faut trouver d'autres mots pour parler des mêmes sentiments, il faut les dire autrement.

On a pu dire que l'art ne voulait plus servir de consolation face au déchaînement de cruauté du monde.

Moi je trouve que cette société n'est pas assez cruelle, elle n'est pas assez violente. Mais je dois m'expliquer là-dessus. La violence pour moi c'est comme une espèce de force, un petit vecteur, la flèche. Il y a de petites vagues, de très petites violences qui se regroupent et qui deviennent une grosse flèche et ensuite cette grosse flèche acquiert la puissance de lâcher des bombes, ou de tuer un homme, ou de massacrer une partie de l'Afrique. C'est une violence qui est là et qui nous échappe. Il faut imaginer dans notre société toute la violence qui se disperse, qu'on jette tout bêtement, qu'on pense aux matchs de foot, toute cette violence des vidéo-jeux. Cette société produit beaucoup de cruauté et de violence mais elle élimine aussi un autre type de violence qu'il pourrait être utile de regrouper pour contraster la première.

C'est pourquoi je pense que cette société n'est pas assez violente. Elle arrive à canaliser un certain style de violence et laisse l'autre se disperser. C'est pourquoi je pense qu'il faut retrouver cette violence en nous, en faire une force, la regrouper. Alors le pauvre artiste, qu'est-ce qu'il peut faire ? Un dessin ! Les artistes essayent de canaliser leur violence à eux, de ne pas la disperser, mais pour quoi faire ? On sait très bien que l'art n'a jamais changé la vie et les quelques fois où il a essayé, cela n'a pas marché. Le seul pouvoir qu'ait l'art est de réveiller comme un miroir un peu magique au regard des choses et de faire que nous les ressentions autrement. Il y a des petits détecteurs dans ma tête et dans mon corps que je dois essayer de comprendre, pas seulement de façon rationnelle, mais aussi avec l'instinct. C'est le seul espoir pour moi. Il y a un message dans mes dessins, mais je n'ai pas clairement en tête le quel. Il serait très difficile que les artistes sachent très bien ce qu'ils veulent dire et ce qu'ils veulent faire.

Qu'est-ce que tu attends de ceux qui regardent tes dessins ?

J'attends qu'ils trouvent une résonance. Je voudrais que, comme un diapason, ils se mettent en communication avec moi, ou plutôt avec mes dessins. Je voudrais qu'ils les regardent avec un oeil plein et qu'ils ressentent un stimulus, comme si je leur avais donné une gifle. Pan ! On peut toucher quelqu'un sans le toucher véritablement, on le touche avec les yeux, avec la musique. Avec des fréquences, des longueurs



Venere a la toletta de Giovanni Buzi

d'onde, je voudrais toucher ces points sensibles qui entrent en vibration en moi au moment où je fais ces choses. Mais je ne sais pas très bien dire quels sont ces points. Donc je voudrais qu'on s'interroge sur la cruauté et la violence, sans forcément donner des réponses. Je voudrais que chacun, avec sa sensibilité, sache produire des images, des sensations, même et surtout si elles dérangent. Si on lit mes livres avant d'aller se coucher, j'espère qu'on fait des cauchemars, qu'on se réveille en sueur, je veux déranger, je ne veux pas être une camomille - il y a plein de livres-camomilles, pourquoi en écrire encore un autre ?

Quand on utilise un moteur de recherche sur l'Internet au sujet de la cruauté, on voit que dans la grande majorité des cas il s'agit de dénoncer la cruauté envers les animaux.

D'abord il y a des gens qui aiment les animaux, moi aussi, il ne faut pas être cruel avec eux, point à la ligne. Mais on peut aussi dire qu'il est plus facile de s'occuper d'un pauvre taureau que des gens. Il y a aussi une sorte de transfert dans la tête des gens " je soigne mon petit chien " et cette corde en nous du soin, du souci de, vibre comme un muscle. On peut même prendre un chien en peluche. Avec les hommes c'est plus difficile, les hommes ça mord, ça chie, ça prend de la place, ça pense aussi, ils peuvent dire oui ou non. C'est par paresse. Je n'ai rien contre les petites dames avec leur yorkshire orné d'un petit nœud rose, au contraire, ils sont attendrissants, tous les deux, et on voit avec le temps se réaliser une sorte de symbiose, on ne sait plus bien qui est qui. C'est un couple très fascinant mais si j'écrivais une petite nouvelle avec un dame et son chien, j'égorgerais les deux. Dans la rue ils m'amuse, ils sont très jolis, je vais même m'arrêter pour faire guili-guili au petit chien, mais dans mon conte je vais les égorger tous les deux et j'imaginerai la façon la plus cruelle pour les réduire en petits morceaux - mais joliment. Et ceux qui liront cette nouvelle, je voudrais qu'ils s'interrogent, en rigolant mais pas trop. Le petit chien et la dame doivent être puissants, forts, ça doit dégouliner de sang, je veux en faire un hybride, je voudrais qu'ils s'accouplent, se déchiquètent et deviennent une sorte de monstre - ce qu'ils sont en réalité. Où est-ce que ça mène, je n'en sais rien. Peut-être moi à la maison de fous dans quelque temps ? Mais ça doit servir à quelque chose. Cela doit mener quelque part sinon ce devient un jeu inutile. Ne fût-ce que changer le regard par rapport à la petite dame et son chien.